

**Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques**

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
a'ong interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
											✓	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 6 FÉVRIER, 1879.

No. 24

## LE CHOIX D'UNE FEMME



**Penses** tu, Clotilde ? Quitter Risalle !

— Vous n'y êtes pas né !

— J'y ai mes habitudes : mes vieux meubles...

— Nous les transporterons à Morenne, et nous y ménagerons une chambre si parfaitement semblable à celle-ci, que vous ne croirez point avoir changé de demeure.

— Clotilde, reprit le chevalier après un moment de silence, je viens de céder à un mauvais mouvement, ma fille... l'égoïsme étouffait en moi tout sentiment de justice... Je suis bien âgé ! quand je quitterai ce monde tu resteras seule... seule, belle et presque pauvre... Cela ne peut, cela ne doit pas être... Tu épouseras M. de Morenne, et tu feras ce qu'il te plaira de ton vieux tuteur.

— Jamais je ne vous quitterai... ” répondit Clotilde.

Le soir même, M. de Morenne se présenta à Risalle.

Le chevalier de Garancel le reçut avec une urbanité remplie de franchise et d'amitié. Un moment il s'était effrayé à la pensée que Clotilde partagerait son affection, et donnerait à un autre la moitié de sa tendresse dévouée. Les vieillards, qui doivent bientôt tout quitter, se cramponnent aux biens qui leur restent, le bon cœur du chevalier triompha de ce premier regret, et saisissant la main du comte :

“ Ce n'est point une jeune fille ordinaire qui va devenir la compagne de votre vie, c'est une sainte ! Aimez-la ! respectez-la ! Quelle réunisse à la fois toutes les tendresses dont vous avez été privé ; elle possède l'expérience d'une mère, l'indulgence d'une sœur ; elle aura l'amour de l'épouse, source de joie sans amertume. Je vous la confie, je vous la donne ?

— Et avec elle une part égale dans votre affection, chevalier ?

— Oui ! oui ! dit le vieux gentilhomme, oui, mon ami, je t'aimerai si tu la rends heureuse !

Le mariage fut célébré dans l'église du village.

Il n'y eut point de repas luxueux ni de bal pour fêter cette union : mais on décida que l'on ferait dans le pit-

toresque Bugey une promenade de quelques jours.

La beauté du paysage, les merveilles de l'église de Bron que l'on rendait au culte, et dont on retirait les fourrages qui l'avaient garantie de la destruction, les courses dans les bois et à travers les vallées occupèrent deux semaines.

Le chevalier rajeunissait ; le bonheur des nouveaux époux lui paraissait être le couronnement de son œuvre.

L'on revint à Morenne.

Le fidèle Blaise avait trouvé moyen de coudre quelques bouts de galon à son habit ; et, nouveau Caleb, il déploya dans le pauvre manoir un luxe dû à son industrie plutôt qu'aux éléments (pars autour de lui.

Grâce à ses mains laborieuses, tout reluisait sur les dressoirs et dans les cheminées, l'étain ressemblait à du platine, et l'on eut pris le cuivre pour de l'or. Blaise avait retrouvé dans un buffet des salières et une écuelle d'argent, roulées et presque réduites à l'état de lingots, par les vandales et les pillards de la Révolution ; le brave homme porta chez un orfèvre ces vestiges de splendeur, pour qu'on leur rendit leur forme primitive.

Des coupes de Sèvres, présent d'une main royale, avaient été miraculeusement sauvées, ainsi que quelques portraits. Blaise épousseta les murs, suspendit le cadres, brossa les meubles, fit reprendre les lampas des fauteuils déchirés par les éperons des Conventionnels, lava les glaces, fit mirouetter les vitraux de la chapelle, et rendit à cette demeure le seul cachet de grandeur qu'on pût y introduire sans disparate.

Mais la véritable merveille réalisée par Blaise, fut l'emménagement du chevalier de Garancel.

Tandis que les trois amis parcourraient le Bugey, le valet transportait à Morenne les meubles du vieillard et les plaçait dans le même arrangement scrupuleux.

Blaise se surpassa.

Il étendit lui-même une couche de peinture gris-perle dans la chambre, rangea les bonheur-du-jour, les meubles d'ébène et d'écaillé, les porcelaines, une eau-forte de madame de Montespan, une scène de Van-Loos, un trumeau de Boucher, des pâtes tendres, des fantaisies.

Il renferma dans les meubles pré-

cieux un costume complet de garde-du-corps, celui que le chevalier portait quand il dansa avec madame de Lamballe : une bonbonnière, présent de Louis XVI ; une épée que le gentilhomme avait tiré pour le roi, et mille souvenirs de cette vieille, mais innocente vie qui n'avait pris de la cour que sa grâce souveraine et son exquise urbanité.

Lorsque Clotilde eut passé une soigneuse inspection du travail de Blaise, elle témoigna au digne serviteur plus que de la satisfaction, ce fut une véritable reconnaissance. Quant au chevalier, il lui sembla assister à l'un des prodiges de ce fameux comte de Saint-Germain, dont les prédictions l'avaient jadis terrifié.

Il ne songeait plus à regretter Risalle ; il se trouvait heureux, il s'applaudissait d'avoir consenti au mariage de sa pupille ; lui, qui jadis jugeait les vieillards inutiles, redoutait de quitter un monde où tant de joies lui étaient encore réservées.

Auguste et Clotilde réglèrent leur existence afin de la rendre meilleure et de lui donner plus de dignité.

L'ordre est un des moyens de la vertu.

M. de Morenne ne dédaignait point de surveiller ses laboureurs, d'assister à la fenaison et à la moisson. Il s'instruisait dans la science difficile de l'agriculture, afin d'apprendre, ensuite aux autres ce qu'il avait étudié.

Il n'eut point d'intendant, et régla lui-même le compte de ses journaliers.

Madame de Morenne s'occupait de l'intérieur de sa maison. Malgré l'exiguité de ses revenus, le jeune ménage parut presque riche. On élevait dans la basse-cour les volailles nécessaires à la table ; le lait et le beurre étaient fournis par deux belles vaches, le jardin potager et le verger donnaient les légumes et les fruits, la lessive se faisait dans la buanderie, et l'on cuisait le pain dans un four bâti auprès. Il résultait de ces détails sagement ordonnés, que madame de Morenne occupait plusieurs domestiques et soulageait un grand nombre de familles, sans trouver dans sa générosité une dépense onéreuse.

Les personnes qui venaient au château eussent été fort surprises en apprenant à quel chiffre se montaient les revenus de M. de Morenne.

L'hospitalité se donnait simplement,

mais largement dans ce manoir quasi-rural ; Clotilde, avec sa grâce un peu austère, captivait après quelques moments d'entretien. Sa beauté recueillie était le moindre de ses avantages.

Jamais plus digne épouse ne mit plus de candeur et de charme à réjouir le toit qu'elle avait accueilli.

Tous les soirs on faisait un trictrac, à moins que quelque voisin venant prendre place dans le salon, proposât de jouer à l'ombre. Alors la figure du chevalier s'éclairait, il retrouvait sa verve endormie, et pour achever de le rendre le plus heureux des hommes, madame de Morenne se glissait du côté du clavecin, et jouait doucement, lentement, comme si les sons venaient de loin, étouffés par la distance, le fameux menuet de madame la princesse de Lamballe.

Il n'était pas rare, alors, de voir le chevalier quitter brusquement sa table, aller à Clotilde, et l'embrasser sur les noirs bandeaux qui encadraient son front pur.

Un fils fut envoyé à la jeune femme ; le chevalier de Garancel le tint sur les fonts du baptême et le nomma Marcellin. Le bon vieillard pressa sur sa poitrine la petite créature ravissante, et, au sortir de l'église, la remettant dans les bras de Clotilde : " Mon enfant, lui dit-il, j'ai vu ton fils me sourire, et j'ai pu m'assurer de ton bonheur... Je ne demandais rien de plus à Dieu, et je le bénis d'avoir exaucé cette double prière..."

" Maintenant que tu veilles sur un berceau, Dieu te retire le vieil enfant pour qui tu voulais bien sacrifier ton temps et donner tes sourires... Jeune mère, tu n'auras plus de tuteur jaloux de ta tendresse... Le pauvre vieillard qui te racontait des histoires de l'autre siècle, dont tu ne riais pas, va entendre sonner l'heure de s'endormir... Tu viendras sur ma tombe et tu y amèneras ton fils... Lorsqu'il aimera les contes de nourrice, tu lui diras, tandis qu'il chiffonnera tes dentelles et défrisera tes boucles : " Il était une fois un vieux, bien vieux chevalier de Garancel..."

" — Ah ! taisez-vous ! dit Clotilde, n'attristez pas mon bonheur. "

Le chevalier avait raison, sa vie s'éteignait. Il se coucha un soir un peu las, se plaignit le lendemain d'un violent mal de tête, et, presque sans souffrance, il s'éteignit dans la journée, une main dans la main du comte de Morenne, l'autre posée sur la tête du petit Marcellin.

Ce fut une grande douleur pour Clotilde.

Elle portait au vieillard une profonde affection ; il fallut les douces paroles de son mari et les caresses de son enfant pour l'arracher à l'abattement dans lequel elle tomba après la perte de son vieil ami.

Le chevalier de Garancel fut inhumé dans le cimetière du village, et jamais Clotilde ne manqua de se rendre, le dimanche, sur sa tombe pour y déposer quelques fleurs et y réciter des prières.

L'enfant grandissait. M. de Morenne voulut s'occuper seul de sa première instruction. Marcellin possédait une sagacité rare et un cœur sensible, mais il manquait de cet entraînement joyeux, de cette turbulence qui fait dire aux mères : Quel démon ! tandis qu'elles se sentent fières des fils qui promettent d'avance du courage et de l'énergie.

Marcellin, comme si les épreuves par lesquelles avait passé sa famille eussent jeté une ombre sur son caractère, huyait le bruit et les jeux des enfants de son âge. Quant on le cherchait, on était sûr de le trouver couché au pied d'un arbre, un livre à la main, ou assis dans la volière, étudiant le chant, la plumage et les mœurs des oiseaux que sa mère y réunissait.

Sans savoir ce que c'était que la rêverie, il rêvait déjà. Il prenait régulièrement ses leçons, montrait des dispositions pour la musique et tenait bien un crayon.

Grâce à l'ordre et à l'habileté de M. de Morenne, sa situation s'améliora, et il put espérer laisser à Marcellin une fortune suffisante pour le mettre à l'abri de la lutte journalière contre les nécessités de la vie.

Plus d'une fois le nom de Bernard de Charmont avait été prononcé dans les entretiens de la famille.

Bien des années s'étaient écoulées depuis la séparation des deux jeunes gens, et aucune lettre n'était venue rassurer l'amitié inquiète d'Auguste.

On éleva Marcellin dans les sentiments d'une vénération affectueuse pour M. de Charmont. Accoutumé aux histoires de Blaise, l'enfant restait fermement convaincu, en dépit de toutes les apparences, que l'ami de son père reviendrait un jour demander sa place au foyer de Morenne.

L'enfant, dans sa naïve confiance, avait raison, en dépit des prévisions de M. de Morenne.

### III.

Un matin, tandis que le comte surveillait ses ouvriers, que Clotilde inspectait le travail d'une vieille femme qui raccommodait le linge, Marcellin jouait dans une allée de peupliers que son père avait fait planter en face de la porte du château.

Des claquements de fouet, des grelots de chevaux, tout le bruit éclatant d'une chaise de poste, arrachèrent l'enfant à la contemplation d'un brin de mousse portant à sa cime une

coccinelle de corail marquée de points noirs. Il leva la tête, fort surpris de voir que la chaise de poste entraînait dans l'allée au lieu de suivre la grande route.

Un homme à la physionomie ouverte et énergique, se pencha à la portière et demanda à l'enfant :

" C'est bien ici le château de Morenne ? "

— Oui, monsieur, répondit Marcellin. "

— Qui l'habite ? "

— Mon père, le comte de Morenne "

Le voyageur cria au postillon d'arrêter, sauta à bas de la voiture, courut à l'enfant et le couvrit de baisers.

Marcellin, surpris d'abord, se remit bien vite, et levant sur le nouveau venu ses yeux intelligents :

" Vous êtes M. de Charmont, le bon ami à papa ? "

— Que je t'embrasse encore pour l'avoir deviné ; oui, je suis l'ami de ton père, et le tien, cher enfant ! "

— Ah ! que maman sera contente ! Et papa ! et le vieux Blaise ! Pas plus que moi ! allez ! Sans vous connaître, je vous appelais déjà mon ami Charmont ! Et quand ma mère secouait tristement la tête, et que papa répétait : " Il nous aurait écrit ! " Je répondais : " Nous le reverrons ! " Et j'avais raison, mon bon ami. "

Tout en parlant avec cette vivacité charmante, Marcellin entraînait M. de Charmont dans l'allée, et le postillon, ne pressant plus ses chevaux, gagnait lentement la remise.

L'enfant introduisit le voyageur dans le salon et monta au premier étage.

" Qu'as-tu, cher enfant ? lui demanda Clotilde en voyant à l'expression de ses regards qu'il brûlait d'impatience de lui révéler un secret. "

— Allons, maman, va vite, bien vite apprendre à petit père que M. de Charmont l'attend pour l'embrasser. "

— Lui ! "

— Oh ! je l'ai reconnu tout de suite ! il a l'air que papa disait... Par exemple, son teint est presque aussi brun que celui des vieux soldats du village... C'est égal, il doit être bon... Il m'a si fort embrassé ! Je l'ai conduit dans le salon. "

Madame de Morenne traversa le vestibule et le premier salon, et, entrant dans la pièce où l'attendait M. de Charmont, elle lui tendit spontanément les deux mains.

" Que mon mari va être heureux ! dit-elle, nous avons tant parlé de vous... "

— Je le sais, madame, puisque cet enfant connaissait mon nom. "

Marcellin cherchait déjà Blaise pour le prévenir de l'arrivée de l'ami de son maître.

Le pauvre vieillard pleura de joie en reconnaissant Bernard de Charmont.

" Si vous le permettez, madame la comtesse, dit celui-ci, nous irons surprendre votre mari au milieu de ses occupations rurales."

La jeune femme prit le bras du voyageur et Marcellin courut en en avant.

Lorsque M. de Morenne aperçut Clotilde avec un étranger et vit son fils essoufflé de sa course et rouge de joie, bondissant vers lui à travers les prés que l'on fauchait, il sentit son cœur battre d'une émotion profonde. Quelque chose de doux et d'a'tendrisant lui envahissait l'âme; il ne reconnaissait pas encore Bernard, mais tous les souvenirs de sa jeunesse lui revinrent spontanément à l'esprit. Il marcha vers sa femme, s'arrêta un moment; puis s'avançant avec rapidité, il ouvrit les bras pour presser son ami sur sa poitrine.

Leur étreinte fut longue.

Quand ils s'arrachèrent à ce fraternel embrassement, tous deux avaient les yeux humides.

" Méchant! dit Auguste, quinze ans de silence!

—Quinze ans de souvenir!

—Est-tu heureux?

—Oui; je ne t'adresse pas la même question: ta femme et ton fils sont là.

—Je possède toute la félicité humaine, mon ami."

Bernard et de Morenne se prirent le bras comme autrefois.

" Tu as racheté Morenne?

—Lambeau par lambeau.

—Et tu cultives?

—Avec beaucoup de succès.

—Je t'en fais mon compliment...tu ne me demandes pas si je suis riche.

—J'en ai assez pour nous deux.

—De sorte que...

—Si tu as échoué dans des entreprises, tu prendras place au foyer de Morenne, et tu conteras des histoires à Marcellin, qui deviendra ton fils autant que le mien...Tu feras comme moi, tu t'adonneras à l'agriculture.

—Cela me sourirait assez.

(La suite au prochain numéro.)

LA SCIENCE DE LA MÉNAGÈRE.

Une maîtresse de maison éprouvait toutes sortes de pertes dans le ménage et ses revenus diminuaient d'année en année.

Elle alla trouver un vieil ermite qui habitait une forêt, et lui confia le mauvais état de ses affaires. Il faut nécessairement, dit-elle, qu'il se passe, dans ma maison, quelque chose de surnaturelle. Ne connaissez-vous pas des moyens pour remédier au mal?"

L'ermite qui était un bon vieillard d'une humeur enjouée, lui dit d'attendre quelques instants. Bientôt il lui apporta une petite cassette scellée et lui dit: " Pendant un an vous porterez cette cassette, trois fois le jour et trois fois la nuit à la cave, à la cuisine dans les étables, et dans

tous les coins et recoins de votre domaine; et au bout de l'année, vous me rapporterez ma cassette."

La bonne femme eut confiance dans la cassette, et la promena régulièrement pendant un an dans la maison.

Le premier jour, quand elle descendit à la cave, elle surprit un valet qui se disposait à emporter une cruche de bière. Lorsqu'à une heure avancée de la nuit elle visita sa cuisine, elle y trouva des servantes qui se préparaient un repas. En parcourant les étables, elle vit les vaches enfoncées dans le fumier, et les chevaux qui, au lieu d'avoine, n'avaient que du foin et n'étaient pas étrillés. Chaque jour elle eut à corriger des abus.

Au bout de l'année, elle retourna toute joyeuse chez l'ermite. " Tout va mieux à présent lui dit elle; mais laissez-moi la cassette encore une année, car elle fait bien marcher mes affaires. Je ne puis vous laisser la cassette, répondit l'ermite: mais je va vous donner ce qu'il y est renfermé."

Il ouvrit la cassette et en tira un morceau de papier portant ces lignes:

" Si tu veux que ta maison aille bien, surveille-la toi-même."

QUESTION HISTORIQUE.

Quel est le plus épouvantable de tous les actes de barbarie qui ait été commis à propos d'un melon?

RÉPONSE.

Mahomet II avait cultivé lui-même une planche de melons qui se trouvaient tellement bien exposés, qu'ils étaient mûrs longtemps avant les autres. Le sultan les avait recommandés au jardinier du sérail, et, chaque jour il leur rendait une visite de gourmand. Cela n'empêcha pas un pauvre petit paco qui, lui aussi, aimait les melons, d'en dérober un des plus beaux et de le manger. Le sultan fut informé de ce larcin presque aussitôt après qu'il eût été commis. Il entra dans une effroyable colère, et fit amener devant lui tous les pages, qui seuls avaient le droit d'entrer dans le jardin.

Il ordonna alors au coupable de se déclarer; mais tous le monde gardant le silence, le misérable despote commanda d'ouvrir successivement le ventre de tous les pages, jusqu'à ce que l'on eût découvert le coupable. On trouva le melon à demi digéré, dans le ventre du quatorzième.

UNE NÈGRESSE A DEUX TÊTES.

Une négresse à deux têtes vient de faire son apparition à Philadelphie. Elle a quatre bras, quatre jambes, quatre yeux, quatre oreilles, deux nez, deux bouches et deux langues. Elle se nomme Millie Christine, à 27 ans, et est née dans la Caroline du Nord, de parents esclaves. Depuis l'âge de deux ans qu'on l'exhibe ici et là, elle a été volée deux fois dans un but de spéculation, mais chaque fois elle revint à son ancien maître. Après avoir fait le tour des Etats-Unis il y a une dizaine d'années, elle fut emmenée en Europe, dont elle a vu routes les grandes villes. Elle chante bien, danso bien et parle plu-

sieurs langues, le français entr'autres. Les deux têtes reposent sur les épaules à angle droit, et quand elle veut, elle les fait joindre et cogner l'une contre l'autre. Elle fait parler les deux languos à la fois ou seule à son gré. Un des visages est masculin et l'autre féminin, mais les deux voix se ressemblent. Elle peut donc parler comme deux femmes ordinaires, et il n'est pas surprenant qu'elle ait deux faces! Elle marche sur ses quatre jambes à la fois ou sur deux seulement, à volonté.

LE POURQUOI DES MOUSTACHES.

—Le Punch Anglais s'est amusé à rechercher les causes de l'existence des moustaches et déclare que, sur mille personnes qu'il a consultées, pas une n'a avoué porter cet insigne par vanité.

Il donne le relevé suivant des raisons alléguées par les porteurs en faveur des moustaches:

Pour ne pas se raser	60
Pour ne pas s'enrhumer	32
Pour cacher leur dents	5
Pour cacher un gros nez	5
Pour ne pas être pris pour un Anglais du dehors.	7
Parce qu'ils appartiennent à l'armée	6
Parce qu'ils ont appartenu à l'armée	221
Parce que le prince Albert en portait	2
Parce que cela est artistique	29
Parce qu'ils sont chanteurs	3
Parce qu'ils voyagent beaucoup	18
Parce qu'ils ont longtemps vécu sur le continent	8
Parce que leurs femmes l'aiment	8
Parce qu'ils ont les poumons faibles	5
Parce que cela aide la respiration	29
Parce que cela est salubre	76
Parce que les jeunes femmes aiment cela	481
Parce que cela est considéré	10
Par goût	1

RECETTES.

*Le Tétanos.*—Le tétanos est une des plus terribles maladies auxquelles l'homme est exposé. Un journal de Californie prétend qu'il n'y a plus de danger d'une attaque dans les blessures causé par du fer rouillé. Les cas les plus mauvais de blessures inflammées peuvent être guéris en exposant la partie injuriée à la fumée d'un peu de laine ou d'un morceau d'étoffe laineuse que l'on fait bruler au dessous. Cette recette est précieuse car tout ce qui peut éloigner le danger dans une maladie aussi fatale, qu'on s'en rappelle.

*Pour nettoyer l'acier et le fer.*—Un once de potasse; deux onces d'émeri délayé en pâte; frottez les articles à nettoyer avec cette préparation au moyen d'un morceau de cuir mou et vous obtiendrez un poli très brillant.

*Cures Infaillibles.*—Pour les cors aux pieds, souliers larges; pour la bile, exercice; pour le rhumatisme, nouvelles flanelles et un peu de patience; pour la goutte, vivre au pain et à l'eau; pour le mal de dents, le dentiste; pour les dettes, industrie, et pour l'amour, le mariage.

## LE MIROIR.

## TROISIÈME LETTRE.

**O**h ! bonne Anais, que de nouvelle à t'apprendre, et combien dans cette vie il se passe de choses inconnues!... Voici ce qui m'est arrivé ; et, en te racontant, des larmes s'échappent comme par miracle de mes yeux éteints.

Quelques jours après mon entrevue avec l'étranger que j'appelle *mon* j'étais descendue dans le jardin, *miroir*, appuyé sur les bras de ma mère, quand on l'appela avec précipitation. Il me sembla que la domestique, en se pressant d'accourir, avait dans la voix quelque chose d'ému et de sacré.

—Qu'y a-t-il, mère ? demandai-je, troublée malgré moi.

—Rien ma fille, quelque visite sans doute. Dans notre position de fortune, on se doit à la société.

—En ce cas lis-je en l'embrassant, je ne te retiens plus ; va rendre avec ta bonne grâce habituelle les honneurs de ce salon où je fais éternellement tapisserie.

Ma mère posa deux lèvres glacées sur mon front, puis j'entendis ses pas qui faisaient au loin crier le sable des allées.

A peine avait-elle disparu qu'il me sembla voir deux voisins, deux ouvriers qui causaient entre eux, se croyant seuls. Tu le sais, Anais, lorsque le Créateur nous prive d'une de nos facultés, il semble, pour nous consoler, rendre plus précises toutes les autres : l'aveugle a l'ouïe plus exercée que celui dont le regard perce l'espace... Je ne perdis pas un mot de l'entretien, bien qu'il eût lieu à voix basse ; et voici ce qu'ils disaient :

—Cette pauvre famille, quelle misère ! Encore les huissiers.

—Et la demoiselle qui ne se doute de rien !

—Elle ne sait pas que l'on profite de son aveuglement pour faire son bonheur.

—Comment cela ?

—Sans doute : tout ce que sa main touche est d'acajou et de velours ; seulement le velours est rapé et l'acajou dévorni. A table, elle savoure les délicatesses du goût sans s'apercevoir, l'innocente, que la misère domestique lui est cachée et qu'à côté de cette même table, son père et sa mère mangent presque toujours du pain sec.

Oh ! Anais, comprends-tu ma peine, mes émotions, mon trouble ? On a exploité ma cécité au profit de mon bonheur ; on m'a créé dans les té-

nèbres que j'habite un luxe, un confort pour moi seule ; on m'a donné le superflu aux dépenses nécessaires... Oh ! c'est le comble du dévouement et de la délicatesse, et tous les trésors que peut contenir un cœur reconnaissant ne peuvent acquitter cette dette imprescriptible.

Je n'ai dit à personne que j'avais surpris ce triste et charmant secret : ma mère serait désolée d'apprendre que tous ses soins pour me cacher sa pénurie auront été inutiles. J'affecte encore une croyance sincère dans l'état florissant de notre maison ; mais j'ai résolu de la sauver.

M. de Sauves, c'est ainsi que se nomme mon amoureux, est revenu me voir, et, Dieu me pardonne ! je me suis mise à faire avec lui la coquette.

—Avez-vous toujours, lui ai-je dit, la même vénération pour moi !

—Oui me dit-il. Je vous aime parce que vous êtes belle, d'une beauté distinguée, chaste et modeste.

—Comment est ma taille ?

—Élégante, souple comme une liane.

—Ah ! Et mon front ?

—Grand et uni comme l'ivoire, qu'il éclipe.

—Vraiment ?

Et je me suis mise à rire.

—Qui vous rend si gaie ?

—Une réflexion : c'est que vous êtes mon miroir, je me vois dans vos paroles ..

—Je voudrais, chère enfant, qu'il en fût toujours ainsi.

—Vous consentiriez donc ? ..

—A être votre miroir fidèle, et à réfléchir toutes vos qualités, toutes vos vertus. Consentez à devenir ma femme ; j'ai quelque fortune, rien ne vous manquera, et je veillerai attentivement à ce que vous soyez heureuse.

A ces mots, je songeai à mes parents que mon mariage allégerait d'une charge immense, et dont les misères seraient dissipées par les secours et l'influence d'un gendre aisé.

—Si je consentais à vous épouser, répondis-je, votre amour-propre d'homme souffrirait, je ne pourrais vous voir.

—Hélas ! fit M. de Sauves, je vous dois une confession.

—Parlez.

—Je suis un enfant disgracié de la nature sous le rapport physique : je n'ai ni le charme du visage, ni l'éclatante pureté du teint, ni la noblesse de la démarche : pour comble de malheur, un fléau aujourd'hui rendu impuissant par l'application universelle de la vaccine m'a silonné les joues sans pitié... Vous le voyez, en épousant une aveugle, je fais preuve d'égoïsme, je manque d'humilité.

Je lui tendis la main.

Je ne sais si vous êtes trop sévère pour vous-même, mais je vous crois

bon et sincère : prenez-moi donc telle que je suis, rien du moins ne distraira ma pensée de la vôtre, votre amitié sera une oasis dans le désert de ma nuit.

Fais-je bien ?—Fais-je mal ?—Je l'ignore chère Anais, mais je viens en aide à mes parents ; j'ai peut-être trouvé à tâtons la bonne route.

Je remercie ta bonne amitié des compliments et des félicitations dont ta lettre est remplie.—Oui, je suis mariée depuis deux mois et je me trouve la plus heureuse des femmes, je n'ai rien à désirer : idolâtrée par mon époux, chérie par mes parents, qui ne m'ont pas quittée, je ne regrette pas la vue, puisqu'Edmond voit pour nous deux.

Le jour de mon mariage, mon miroir, c'est ainsi que j'appelle, a réfléchi avec complaisance mon onction de jeune mariée : grâce à lui, j'ai su que la robe de crêpe était bien faite et que la couronne d'orange ne penchait pas trop sur le côté. Trouve-moi beaucoup de miroirs grossissants ou de glaces de Venise d'une semblable fidélité !

—Quand je vous regarde, m'a dit Edmond, je ne parle pas seulement, je réfléchis...

—Sans calembour ? ai-je objecté.

Le soir, nous nous promenons ensemble dans les jardins et il me fait admirer les fleurs par leur parfum, les oiseaux par leur chant, les fruits par leur goût et la douceur de leur contact.—Parfois nous allons au théâtre, et là encore il reproduit, par son esprit, tout ce que mes yeux fermés ne peuvent voir.—Oh ! que m'importe sa laideur ! je ne sais plus ce qui est beau ou ce qui est laid, mais je sais ce qui est affectueux et bon.

Au revoir donc chère Anais, réjouis-toi de mon bonheur !...

*(La suite au prochain numéro.)*

**Propreté.**—Le meilleur moyen d'éviter les maladies des poumons, des reins et de la peau est de tenir cette dernière dans un état de propreté scrupuleux par des lavages et des bains fréquents. Aucune drogue ne peut égaler ce simple remède pour l'efficacité.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jundis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50  
Six mois..... 0.25  
Un numéro..... 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,  
170½ rue Sparks, Ottawa.